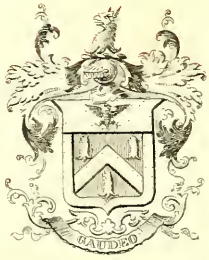
KBDRR

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund



John Carter Brown
Library
Brown University

DE LA DANSE.

PAR

MOREAU DE SAINT-MÉRY,

CONSEILLER D'ÉTAT,

MEMBRE

DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

ET LITTÉRAIRES.

A PARME.

IMPRIMÉ PAR BODONI.

1801.

RPJCB

DANSE.

ARTICLE

EXTRAIT D'UN OUVRAGE
INTITULÉ :

NOTIONS COLONIALES,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

CET ARTICLE
A ÉTÉ RÉDIGÉ AU COMMENCEMENT
DE L'ANNÉE 1789.

DÉDIÉ

AUX CRÉOLES.

PAR LEUR ADMIRATEUR.

MOREAU DE SAINT-MÉRY.

AVERTISSEMENT.

Ce morceau ayant été lu dans quelques Sociétés littéraires de Paris, il en a paru des traits si incorrects et si défigurés, que l'Auteur a cru devoir le publier en entier et tel qu'il l'a composé en 1789.

C'est un des nombreux articles d'une espèce d'*Encyclopédie Coloniale*, entreprise dans le dessein de familiariser l'Europe avec des idées justes sur les Colo-

nies, en les lui présentant dans un ordre qui devait aider et simplifier les recherches, et qui ramenait souvent la comparaison des diverses Colonies entr'elles.

L'adoption du titre simple de *Notions Coloniales* était née de la persuasion qu'un seul homme ne peut oser promettre un ouvrage encyclopédique, et du désir qu'avait l'Auteur d'exciter des plumes plus savantes à perfectionner et même à rectifier ce qui serait sorti de la sienne.

Des obstacles de plus d'un genre enchaînent encore le zèle qui avait inspiré ce plan.

DE LA DANSE.

Il serait extrêmement ridicule de chercher quelle a pu être l'origine de la danse, puisque ce serait lui en supposer une autre que celle de tous les grands mouvemens de l'ame qui appartiennent aux passions. En effet, celui qui éprouve un transport d'allégresse, l'exprime par des mouvemens semblables en tout a ceux de la danse; et si cette joie est commune à plusieurs individus, il est naturel que s'unissant presque involontairement, par les mains, par les bras, d'une manière qui les enchaîne en quelque sorte

L'Amour, ce grand précepteur, aura dit à son tour que la voix mélodieuse d'une bergère ajoutait encore quelque chose au plaisir. Enfin la découverte des instrumens de musique sera venue prêter à la danse des charmes inconnus jusqu'alors, en la rendant plus animée, en la prolongeant d'avantage; et Syrinx plaintive sous les lèvres brûlantes du Dieu Pan, aura porté dans l'ame, des sensations nouvelles, et de nouvelles semences de volupté.

Ce tableau raccourci qui offre cependant une longue suite de siècles, nous mène à pressentir tous les progrès de la danse. Nous concevons comment se prêtant aux caractères des divers peuples et même aux idées des différentes classes du même peuple, elle a pu recevoir toutes les modifications; et ne pouvons-nous pas voir dans le même jour, la joie pure des habitans des champs, qu'une musette ou un violon

discord fait sauter en rond avec des mouvemens que la légéreté ne conduit pas, et la magie enchanteresse des Guimard, des Saulnier, des Miller, des d'Auberval, des Vestris, des Gardel, des Théodore, des Nivelon, des Laborie, dont les graces et la volupté, dirigent chaque pas.

Les anciens avaient des danses solemnelles qui prenaient un caractère analogue aux personnages qu'on célébrait, à l'évenement qu'on rappellait. Tantôt graves, tantôt vives, quelquefois présidées par la pudeur la plus austère, d'autrefois capables de l'alarmer, elles peignaient toujours ou le génie d'un peuple, ou ses opinions.

Quelquefois la danse était destinée à retracer l'image des combats, afin que jusques dans ses plaisirs, le guerrier pût nourrir son ame des sentimens qui le faisaient voler à la gloire; et le sourris d'une jeune beauté annonçait au

Spartiate quel serait le prix de ses exploits. Un fait glorieux était reproduit, de la même manière, sous les yeux d'un peuple tout entier, et l'amour de la patrie, réveillé dans les coeurs avec tout le prestige des sens, y faisait répéter le serment de vivre et de mourir pour elle. Quel moyen plus puissant pour enflammer ces hommes, qu'un grand courage rend quelquefois les bienfaiteurs de leur pays, lorsqu'ils sont assez vertueux pour redouter eux-mêmes d'en devenir le fléau; que ces danses où le triomphateur s'enivrait encore en contemplant la peinture de ses belles actions, d'où l'on avait fait disparaître l'affreux aspect du carnage, pour ne donner à la victoire que des charmes séducteurs!

Il n'y a pas eu jusqu'aux religions qui n'ayent adopté des danses propres à les maintenir, à les propager, ou à conserver l'idée de leurs bases primiti-

ves; le souvenir des danses célèbres consacrées à Bacchus est arrivé jusqu'à nous. Le tems n'est pas encore très-éloigné où, parmi les Chrétiens mêmes, à certaines époques et dans des jours remarquables, les prêtres et les fidelles se tenant par la main, dansaient en rond dans les églises, en admettant à cette expression d'une joie sainte, les vierges timides dont le regard humble et les charmes innocens, montraient le plus bel ouvrage de la nature.

La danse chez les peuples civilisés est assujettie, comme presque toutes les autres parties de leurs moeurs, aux caprices de la mode; tandis que les peuples simples ou sauvages, pour me servir de l'épithète que l'orgueil employe à leur égard, conservent une danse, en quelque sorte invariable. Une plus grande somme d'idées offrant plus de combinaisons, la variété en tout genre ne peut guère être l'attribut

que d'un peuple plus perfectionné; et peut-être la danse des divers peuples pourrait-elle servir, comme d'échelle graduelle, pour connaître leur degré de civilisation. On sent, par exemple, qu'une vie uniforme, des jours consacrés presque tout entiers à se procurer les premiers besoins de la vie, sont peu favorables aux progrès de la danse.

Cependant cette règle ne saurait être regardée comme absolue, parce qu'elle est encore dépendante et du climat et du genre de nourriture de chaque peuple.

Sous les Zônes que la nature a livrées à un froid excessif, elle n'a créé que des êtres capables de lutter continuellement contre elle, et de braver toutes ses rigueurs. Obligés de s'enterrer, pour ainsi dire, pendant un long espace de tems, forcés par des vents impétueux, et par toutes les agi-

tations de l'atmosphère, à vivre presque sans communication les uns avec les autres, ils prennent quelque chose de la férocité des bêtes fauves auxquelles ils ont arraché leurs vêtemens. En un mot, l'homme de ces affreux climats n'a que la force en partage; mais la force produit la rudesse des mœurs, et si elle n'éteint pas la sensibilité, elle émousse du moins ces sensations délicates qui appartiennent à la volupté. Comment la danse, cette fille du plaisir, oserait-elle se montrer au milieu de glaces et de neiges presqu'éternelles!

Dans les climats tempérés au contraire, la renaissance des beaux jours excite dans tous les êtres un mouvement secret dont le charme irrésistible semble procurer une existence nouvelle. L'horizon s'éclaircit, l'azur des cieux reparaît, la terre reprend sa verdure, les prés commencent à s'émailler, l'air est devenu un baume réparateur; par-

tout la nature est douce et suave, et les feux de l'astre qui la féconde, embelissent encore ses brillantes draperies: tout semble avoir une ame et l'entr'ouvrir au plaisir. C'est alors que la jeunesse, heureuse, même de son inexpérience, vient folâtrer au milieu des danses champêtres, et goûter un charme délicieux, qui ne peut être vraiment senti que par des cœurs innocens.

Il est cependant des peuples pour lesquels ce réveil de tout ce qui respire est en quelque sorte perdu; ce sont ceux qui, ne vivant que de la chasse ou de la pêche, sont obligés de compter le repos pour une jouissance réelle, et qui ne connaissent et n'aiment que de pénibles et utiles exercices. Mais partout où l'homme est pasteur ou nourri par les bienfaits de l'agriculture, son ame plus douce, se prête mieux aux impressions du plaisir, et quelle que soit

sa simplicité, on le trouve enclin à la danse, et désirant le printems comme l'époque où elle semble lui être inspirée par le tableau riant qui le frappe de toute part.

Ce n'est que dans les villes où les plaisirs eux-mêmes ont un air apprêté, qu'on a choisi pour la danse la saison des frimats. Les goûts y sont assez dépravés pour que celui des jouissances simples fasse quelquefois place aux folies du luxe, qui préside seul à des bals que fuit la gaieté, pour aller briller dans ceux où elle est sûre d'être la compagne du plaisir. On semble cependant regretter alors que la nature soit revêtue de deuil pour un long intervalle; on croirait, à la peine qu'on prend pour retracer le souvenir de ce qu'elle a de séduisant, pour se ranimer dans cette espèce d'abandon, qu'on épie le retour du printems; mais non, c'est pour les seules campagnes qu'il est un bonheur; et

les beautés de nos cités, toujours trop frêles ou trop méthodiques pour aimer le plaisir qui n'a pas une époque convenue, croiraient se rapprocher du villageois, si elles prenaient la même saison que lui, pour des fêtes qu'on pourrait appeler le plus souvent une lutte d'amour-propre.

Mais c'est pour les climats que le soleil semble embraser, que la danse paraît avoir été créée. Par-tout c'est un plaisir; là c'est une passion. Le sang allumé par une chaleur presque continuelle, contient le germe de toutes les voluptés, et dans leur rapide existence, les peuples du Midi veulent compter tous leurs momens par des jouissances. Ce sont principalement ceux d'entre eux qui sont agriculteurs, qu'on voit aimer la danse avec transport. Le plaisir est un aliment qu'ils savourent avec délices. La nature, toujours animée pour eux, varie ses scènes, sans jamais quit-

ter sa pompe; hâtive, riche, prodigue, elle les accable de ses faveurs; et comme elle leur accorde, pour être juste, moins de jours qu'à l'homme des climats glacés, on croirait qu'ils redoutent d'en perdre un seul instant.

Ce que je viens de dire du rapport qui existe entre la danse et le climat, les mœurs et les habitudes d'un peuple, est facile à vérifier par l'observation, et comme l'Amérique est l'objet principal de mes recherches, il m'est aisé d'y trouver des preuves de ce que j'avance.

Ce serait en vain qu'on chercherait la danse et ses vives agitations chez les habitans des parties les plus Septentrionales de l'Amérique. L'Esquimau, glacé malgré la fourrure qui le couvre, songe sans cesse à assurer sa subsistance pour la saison qui n'a que des tempêtes. Les peuples qui avoisinent plus le Nord, sont encore moins âptes que l'Esquimau

à trouver le plaisir dans la danse, eux que l'astre du jour réchauffe à peine, eux qu'il semble fuir pendant de si longs intervalles. Ce sort est commun à presque tous les habitans des mêmes parallèles, et jamais le Lapon ne sera cité comme un amant de la danse.

Mais en parcourant l'espace compris entre le cinquantième degré de latitude et la ligne du tropique, on trouve les peuples plus ou moins livrés à la danse, suivant leur climat particulier, leurs mœurs et la nature de leurs alimens. Je ne parle pas seulement des Européens qui ont transporté leurs goûts dans le Nouveau-Monde, mais des Indigènes. En effet les sauvages du Canada, du Mississipi, et de tout ce vaste Continent, se livrent quelquefois à des danses, où l'on distingue le caractère du farouche Algonquin, celui du fier Natchez, et jusqu'à la fureur de quelques hordes qui, semblables à l'ancien Virgi-

nien, font éclater leur joie cruelle à la vue de sacrifices humains. Ainsi l'ame de chaque peuple se peint dans sa danse, et rien ne prouve mieux que cette diversité même, qu'elle a l'origine que je lui ai attribuée. Mais tandis que la férocité des uns est l'unique cause de la démonstration d'une joie sanguinaire, les autres plus doux, parce qu'ils trouvent dans les travaux de la culture une partie de leur nourriture, se livrent à des plaisirs tranquilles. La danse est pour eux un délassement, et sans la guerre qui les rend toujours atroces pour leurs prisonniers, ils n'exprimeraient pas, de la même manière, et la satisfaction barbare qu'ils trouvent à les immoler, et le plaisir pur qui les anime quelquefois.

Une observation générale nous apprend que la danse de tous les peuples sauvages, compris entre le vingt-cinquième et le cinquantième degré, est

toujours triste et monotone. Un tambour sur lequel on frappe, et quelques chansons qui imitent assez la psalmodie, sont les excitateurs de mouvemens où la force et le ridicule ont seuls quelque part. C'est sur-tout depuis que l'insatiable cupidité des Européens a donné le goût immodéré des liqueurs fortes à ces hommes dont il fallait plutôt adoucir qu'irriter les passions, que leurs danses sont devenues encore plus lugubres, et qu'elles ont été la cause de divisions, de querelles et de combats.

Maintenant si nous considérons les habitans qui sont entre les tropiques, nous les trouverons charmés de la danse, et s'y livrant avec plus ou moins de volupté; car il est encore vrai, par rapport à eux, que la température locale, et leur genre de vie influent sur ce plaisir comme sur tous les traits de leur caractère. La Guyane suffit seule pour faire cette preuve, puisque les

Indiens chasseurs y sont peu disposés à la danse qui serait presque une fatigue nouvelle pour eux, tandis que les Indiens cultivateurs la chérissent et la comptent au nombre de leurs plaisirs les plus doux.

Tout confirme donc ce fait, que la danse est une sorte de frénésie, pour les êtres soumis à l'action plus directe et plus constante de l'astre du jour : ils s'y livrent sans réserve, et lorsqu'elle amène la fatigue, le désir qui subsiste encore n'attend que de nouvelles forces pour reproduire les mêmes jouissances.

On a une nouvelle preuve de cette influence du climat dans les Colonies de l'Amérique, en comparant les danses de leurs habitans avec celles de leurs différentes métropoles Européennes.

La mode y montre, à cet égard, autant d'empire que dans ces métropoles mêmes; c'est-à-dire, que dans les Colonies françaises, par exemple, le me-

nuet a eu son règne, puis la contre-danse à rigaudon, ou à pas d'allemande. Tantôt c'est l'anglaise qui ravit les suffrages; tantôt il faut savoir valser et faire des *jetés-batus*, ou renoncer à figurer parmi les danseurs à réputation. Mais ce qui appartient au climat, c'est la vivacité, c'est la durée de la passion pour la danse, c'est l'ardeur avec laquelle on cherche à la satisfaire, et la crainte qu'on a d'en perdre une seule occasion.

Ces créoles à maintien langoureux, dont l'indolence semble être le goût dominant, prennent un nouvel être au bal. Dans tous leurs mouvemens est une grace naïve et touchante; leurs regards sont animés, on y voit naître et briller la volupté; pressant encore de leurs pas légers une mesure que les Européennes auraient peine à suivre, on croirait qu'elles redoutent de ne pas atteindre le plaisir qui les entraîne

vers lui. Et qu'on ne croye pas que la chaleur soit un obstacle à une aussi vive jouissance, les feux du climat deviennent ceux du désir. On murmure quelquefois contre la trop courte durée des nuits passées au bal, et contre le retour du soleil, qui avertit qu'il faut enfin goûter le repos. Dans l'intervalle d'un bal à un autre on se plaint fréquemment d'une longue attente qui serait insupportable sans les soins que procure le projet de briller dans un nouvel ajustement. Un goût exquis veille à son accomplissement, et tout ce que des vêtemens légers peuvent encore ajouter à l'élégance des femmes des pays chauds est mis en usage. Ah! puisque plaire est pour ce sexe charmant le bonheur suprême; sachons lui gré de tant de recherches pour arriver à ce bonheur qui assure le nôtre!

Mais qui pourrait décrire tous les mouvemens qui se succèdent et se con-

fondent dans le cœur de cette jeune Créole, à laquelle la nature semble avoir tout prodigué pour séduire, lorsqu'en arrivant au bal, tous les regards se tournent vers elle! Un art enchanteur a présidé à sa toilette; et il l'a d'autant mieux servie, qu'il a su se cacher dans son propre triomphe. Il n'est pas une fleur, pas un nœud, qui ne doive sa place à une étude heureuse, et l'on croirait que le hazard a tout disposé. Elle inspire la volupté, et ses yeux qui la peignent, sont encore embellis par le charme que la décence sait y mêler. Son miroir lui avait dit jusqu'à quel point elle était touchante; mais les éloges qui l'environnent sont un hommage mille fois plus doux.

Ces éloges redoublent à l'instant où le son des instruments fait éclore de nouvelles séductions. Un pas léger, un bras flexible, une taille svelte, des mouvemens faciles et gracieux, la rendent

encore plus dangereuse. Peu-à-peu son teint se colore, ses yeux décèlent l'émotion de son ame, elle ne garde bientôt plus de sa precieuse timidité, que ce qu'il en faut pour qu'elle paraisse encore plus belle.

Quel charme puissant le plaisir a mis dans la danse! Ces mains qui se touchent, ces bras qui s'entrelacent, sont autant de conducteurs électriques à l'aide desquels il produit un effet aussi prompt que sûr. Et comment l'ame échapperait-elle à d'aussi délicieuses sensations, que tout favorise à l'envi? Déjà l'un des sens est vivement ému par le bruit des instrumens; la vue est flattée de tout ce que la mode a fait inventer pour elle, de tout ce qu'un bal réunit d'attraits dans les beautés qu'il rassemble; l'odorat est charmé par les parfums que la toilette emploie; et quand toutes ces causes sont aidées par la sensation de la danse même, leur

puissance est presque irrésistible. Que l'amour la connaît bien cette puissance, que son empire est grand dans un bal, et qu'il l'y exerce avec de nombreux succès!

Et comment en serait-il autrement? Cette jeune beauté à qui une mère prudente et même sévère, répète sans cesse, que la timidité est l'apanage de son sexe, à qui l'on est toujours prêt à reprocher une légèreté, une inconséquence, que l'on environne de soins pour la garantir de mille propos flatteurs, est cependant conduite dans un bal comme pour y faire une expérience contraire. Le maître à danser lui a dit qu'on devait fixer d'un air aimable celui avec lequel on danse; il lui a enseigné toutes les graces de ces attitudes qui égarent l'imagination; sa main qu'elle sait bien qu'un homme ne doit pas toucher, est cependant touchée et même pressée au bal par une heureuse main; dans les

courts repos d'une contredanse, elle ne peut pas empêcher que son danseur ne la trouve charmante, ne le lui dise, et ne le lui répète. Je sais bien que l'esprit se défend et échappe à tant de périls; mais si le cœur trouble et égare l'esprit?

Ah! il faudrait n'avoir jamais dansé avec l'objet qu'on aime, pour ignorer la force de ce magnétisme trop réel. Qui n'a pas dû un succès quelconque à ce plaisir où l'ame est conduite à une sorte de délire! En vain les mères attentives et les époux jaloux redoubleront de surveillance; qu'ils sachent bien que s'il existe des bals, les objets qui leur sont chers y inspireront des sentimens tendres, et qu'on n'est pas toujours insensible aux maux qu'on a causés.

L'influence de la danse est généralement connue dans les Colonies, sur-tout dans celles où l'on a adopté l'usage de choisir le carnaval pour le tems des bals. On y dit, lorsque cette époque

approche, que le tems des mariages avance; car l'on a vérifié que c'est au bal que commence le projet d'un grand nombre d'unions; peut-être même serait-il juste d'attribuer à ce motif quelque chose de l'empressement qu'on montre alors pour la danse.

Ce serait ici le moment de citer un usage que j'ai observé dans quelques Colonies, et notamment à Saint-Domingue; c'est celui de se livrer dans le carnaval à une dépense d'ajustemens qui contraste quelquefois avec la fortune des jeunes personnes qui en sont l'objet. On veut, je le sais, les rendre encore plus attrayantes, et leur préparer la conquête d'un mari: mais j'oserai dire que ce système en a peut-être éloigné plus d'un; et l'homme raisonnable qui remarque un goût de luxe et de dépense qu'il craint de ne pouvoir pas satisfaire, résiste à sa propre inclination.

Jugez donc de ce qu'il doit penser dans les lieux où l'on a vu des femmes assez orgueilleuses, ou assez ridicules, pour affecter de changer jusqu'à cinq fois d'habillemens dans le même bal, et croire qu'elles auraient à rougir si l'habillement qu'elles avaient montré dans un bal, avait jamais reparu dans un autre! Ce n'est pourtant pas à de jeunes Créoles que leur amour propre abuse trop facilement, que j'adresse ce reproche, mais à des parens qui devraient penser que celle qui est destinée à devenir mère de famille, inspire peu le désir de l'adopter à ce titre, quand elle montre des goûts et futiles et dispendieux.

Autrefois le plaisir de la danse était affaibli par une autre espece d'amour-propre qui avait fait inventer un cérémonial pour tous les bals particuliers. Il fallait une grande mèthode et même des recherches pour arrêter par qui le

bal devait être *ouvert*, et dans quel ordre chaque invité devait danser son premier menuet. Il y avait un maître des cérémonies, quelquefois même plusieurs, dont les fonctions étaient tout à la fois pénibles, désagréables et même dangereuses: pénibles, parce qu'il fallait veiller sans cesse à ce que la liste fût suivie; désagréables, parce qu'il était presque impossible que quelque douairiere ne prétendît pas qu'on la faisait danser hors de son rang, et après une femme dont elle faisait alors la généalogie avec des notes d'autant plus critiques, que la préférée était plus jolie; dangereuses, parce que tous les mécontentemens rejaillissaient sur le maître des cérémonies, qu'on chargeait quelquefois de défendre l'entrée du bal ou à des personnes non-invitées, ou aux masques, et que dans des lieux où l'on a la passion de la danse, et où l'on n'est pas exempt de susceptibilité, on

endure difficilement un pareil refus. Aussi tel maître de cérémonies était-il obligé d'aller compromettre sa vie pour soutenir la dignité de sa place.

Enfin l'on a senti qu'un divertissement n'était pas un cours d'étiquettes, et depuis long-tems, après que les grands parens ont feint de commencer un menuet et se sont embrassés, des contredanses se forment sans choix. C'est au maître et à la maîtresse de la maison à veiller à ce que tout le monde se livre à l'amusement. Si quelque danseuse est délaissée, un jeune parent, un ami complaisant se dévoue et promène, du moins, celle qui ne sait pas que le défaut de charmes ou de graces est irrémissible au bal.

Craint-on que l'ardeur des danseurs ne les trompe, on supprime par intervalles quelques-unes des contredanses; on fait danser des menuets ou par des personnes d'un âge mûr, qui, prenant

ainsi part à la joie commune, l'excitent encore, ou par des danseurs dont les talens sont capables d'obtenir des applaudissemens, malgré la sévérité avec laquelle on s'est accoutumé à juger le menuet depuis quelques années. Lorsque l'on voit que les danseurs n'ont plus que du courage, lorsque des danseuses parlent de retraite, ce qui est une espèce de signal pour toutes les autres, les Allemandes, l'Anglaise, ou le menuet Congo, viennent encore employer quelques heures qui ne sont ni les moins gaies, ni les moins rapidement employées.

Le bal cesse enfin, et telle danseuse qui a pris une place pour le commencer, ne la quitte que parce qu'il a fini. Les embrassemens des jeunes personnes sont accompagnés de promesses de se trouver au premier bal projetté, et chacune d'elles va reposer des attraits que la fatigue rend encore plus touchans,

et auxquels le plaisir a donné un caractère encore plus séducteur. Heureux l'amant qui ramène celle qu'il aime, et qui a éprouvé que la danse est une des inventions les plus propices à l'amour! Plus heureux encore, celui qui trouve la volupté dans ce trouble des sens, et qui sait tout ce qu'un bal peut ajouter au bonheur qu'on peut goûter avec une jolie Créole.

Comme la passion de la danse est quelquefois nuisible à la santé dans un climat où les veilles sont pénibles, et qu'il était difficile de faire goûter, sur ce point, les préceptes les plus évidens, on a imaginé à Saint-Domingue, depuis l'année 1780, de substituer aux bals publics de nuit, des bals appellés *Redoutes*, qui ont lieu deux fois par semaine, et qui ne durent que depuis cinq heures du soir jusqu'à neuf. L'amusement est moins long, mais plus fréquent, et les mères n'ont plus le

prétexte de la fatigue des nuits pour ne pas aller au bal. J'ai vu de ces redoutes au Cap-Français, où, parmi quatre-vingt femmes, il en était un grand nombre qui auraient rendu un choix très-difficile, même pour le Sultan le mieux instruit des perfections qu'il croit que Mahomet lui réserve dans les célestes Houris.

Autrefois le plaisir de la danse était plus fréquent, parce que la réunion simple et sans apprêt de quelques jeunes personnes et de quelques instruments formait un bal. Mais à mesure que le luxe a étendu son empire, ou plutôt ses ravages, on a vu disparaître ces aimables amusemens; l'on n'a plus dansé que dans des fêtes somptueuses, ou dans des bals publics, où l'esprit des sociétés particulières ou *Coteries*, se reproduit, entretient et nourrit des rivalités, et offre un grand rassemblement, où chaque société particulière s'isole des autres.

L'affabilité sociale, la politesse même, y ont encore perdu quelque chose, et l'on en a la preuve dans les scènes trop communes des derniers jours du carnaval, où les bals de nuit qui ont lieu alors, offrent un grand concours de masques, dont presque tout le rôle consiste à reprocher aux différens petits cercles qui se sont formés dans les bals précédens, et quelquefois avec amertume, les torts dont on croit avoir réciproquement à se plaindre.

Sans l'ascendant des personnes raisonnables la danse ne se rallentirait pas même dans la saison la plus chaude, et l'on peut s'en convaincre par la conduite des affranchis et des esclaves qui ne connaissent pas cette salutaire modération. On doit la considérer comme une vertu réelle dans les colons blancs, qui donnent lieu à une double observation; la première, qu'on peut retrouver chez eux des nuances du caractère

national, en ce que le colon Anglais danse moins que le colon Français, l'Espagnol, plus que l'Anglais; et la seconde, que les Créols se livrent toujours avec plus d'ardeur à cet exercice, que les Européens de la même nation.

Les affranchis et leur descendance aiment aussi la danse avec transport. Ils suivent exactement les blancs dans le choix de leur danse, et la mode leur est commune sur ce point. La danse a cependant eu jusqu'ici un charme de plus pour eux, c'est qu'elle ne leur est pas toujours permise; et la difficulté est un grand assaisonnement pour le plaisir.

Dans certaines Colonies, les affranchies négresses ne dansent jamais qu'entr'elles, parce que les autres ne les admettent point à leurs divertissemens. Il n'est pas étonnant que dans des lieux où tous les avantages appartiennent à une seule nuance, les autres individus

tirent vanité de s'en rapprocher, et par conséquent que le mélange avec le sang blanc leur inspire quelque idée de supériorité.

Il est un autre orgueil qui a aussi sa bizarrerie, c'est que, soit dans les lieux où les affranchies de toutes les nuances se mêlent entr'elles, soit dans les Colonies, où des nuances affaiblies forment des classes, il y a des bals où les femmes affranchies ne dansent qu'avec des blancs, sans qu'elles veuillent y recevoir les hommes de la même teinte qu'elles.

Pour que les bals des femmes de couleur pussent offrir un coup-d'œil agréable, il faudrait qu'elles cessassent de croire qu'elles doivent faire indistinctement usage des ajustemens employés par les blanches. Comment ne pas voir, lorsque la même fleur n'embellit pas également, et la blonde langoureuse, et la brune piquante, que de plus grands contrastes veulent encore de plus grands

ménagemens ? et pourquoi ne pas avoir sa coquetterie à soi ? Il faudrait encore qu'elles fussent persuadées que l'analogie des mouvemens n'est pas une véritable imitation, et qu'on a besoin d'étudier ces balancemens, ces *petits-pas* et ces tableaux que les graces ont inventés, et que les graces seules peuvent reproduire.

Au surplus, elles dansent pour elles, elles sont ravies de danser, et telle est leur aptitude naturelle, telle est la justesse de leur oreille, que le moindre soin d'un maître en ferait des écolières que beaucoup d'Européennes n'égaleraient peut-être pas. Elles commencent à le savoir, et l'on connaît déjà les répétitions où l'on va chercher des leçons, pour tâcher de réunir aux jouissances du bal, celles de l'amour-propre, ce patrimoine de l'espèce humaine, sans distinction de nuance. N'est-ce pas l'amour-propre, par exemple, qui leur inspire l'idée d'arrêter que dans un de leurs bals

on n'entrera qu'habillé en taffetas, dans un autre, qu'avec de la mousseline, et dans un autre encore, qu'avec du linon!

Parmi les esclaves il en est, comme les domestiques des villes, qui sans cesse rapprochés des blancs, témoins de tous leurs amusemens, et traités d'une manière privilégiée, à cause de mille circonstances que la domesticité même fait naître, se considèrent comme une classe intermédiaire entre les esclaves et les affranchis, et qui adoptent dans beaucoup de choses les mœurs de ces derniers. Leur danse est donc la même que celle des blancs, avec les différences piquantes que la nature même des personnages y introduit; on leur permet de se réunir entr'eux. Il faudrait avoir vu ces bals pour en concevoir toute la singularité, et *Calot* ou *Teniers* auraient bien égayé leurs pinceaux, s'ils avaient pu avoir ces scenes grotesques à reproduire.

Le nègre, lorsqu'il s'est préservé de la folle manie de singer, a une danse qui lui est propre, et qui, apportée originairement d'Afrique, a un grand charme pour les hommes nés dans cette partie du monde. Les nègres créols la chérissent aussi, parce que c'est celle qu'ils ont connue depuis la plus tendre enfance.

Les peuples Africains me servent encore ici de preuves de la passion qu'ont pour la danse les habitans placés entre les tropiques, puisqu'ils sont tous sensibles à ce plaisir avec les proportions que j'ai annoncées comme dépendantes du genre de vie et de la nourriture. Les nègres de la Côte-d'Or, belliqueux, sanguinaires, accoutumés aux sacrifices humains, ne connaissent que des danses féroces comme eux ; tandis que le Congo, le Sénégalais et d'autres Africains pâtres ou cultivateurs, aiment la danse comme un délassement, comme une source de voluptés. Amenés de toutes

les parties d'Afrique dans nos Colonies, dont le climat est analogue au leur, les nègres y apportent et y conservent leur penchant pour la danse, penchant si puissant, que le nègre le plus fatigué par le travail, trouve toujours des forces pour danser et même pour aller à plusieurs lieues satisfaire ce désir.

Quand les nègres veulent danser, ils prennent deux tambours, c'est-à-dire, deux espèces de tonneaux d'inégales longueurs, dont l'un des bouts reste ouvert, tandis que l'autre reçoit une peau de mouton bien tendue. Ces tambours (dont le plus court se nomme *Bamboula*, parce qu'il est fait quelquefois d'un très-gros bambou qu'on a creusé), raisonnent sous les coups de poignet et le mouvement des doigts du nègre qui se tient à califourchon sur chaque tambour. On frappe lentement sur le plus gros, et avec beaucoup de vélocité sur l'autre. Ce son monotone et grave est

accompagné par le bruit d'une certaine quantité de petites calebasses où l'on a mis des cailloux et qui sont percées dans leur longueur par un long manche qui sert à les agiter. Des *Banzas*, espèces de guitarres grossières à quatre cordes, se mêlent au concert dont les mouvemens sont réglés par le battement de mains des négresses qui forment un grand cercle. Elles composent toutes une sorte de chœur qui répond à une ou deux chanteuses principales, dont la voix éclatante répète ou improvise une chanson.

Un danseur et une danseuse, ou des danseurs pris en nombre égal dans chaque sexe, s'élancent au milieu de l'espace et se mettent à danser, en figurant toujours deux à deux. Cette danse peu variée, consiste dans un pas fort simple où l'on tend successivement chaque pied et où on le retire en frappant plusieurs fois précipitamment de la pointe et du talon sur la terre, comme dans

l'*anglaise*. Des évolutions faites sur soi-même ou autour de la danseuse qui tourne aussi et change de place avec le danseur, voilà tout ce qu'on apperçoit, si ce n'est encore le mouvement des bras que le danseur abaisse et relève en ayant les coudes assez près du corps et la main presque fermée; la femme tient les deux bouts d'un mouchoir qu'elle balance. On croirait difficilement, quand on n'a pas vu cette danse, combien elle est vive, animée, et combien la rigueur avec laquelle la mesure y est suivie, lui donne de grace. Les danseurs et les danseuses se remplacent sans cesse, et les nègres s'y enivrent d'un tel plaisir, qu'il faut toujours les contraindre à finir cette espèce de bals nommés *Kalendas* *, qui ont lieu en plein champ

* *En Celte* GAL-VEN-DA; *ce qui signifie* Appele donc: *sans doute à cause du bruit du tambour*.

et dans un terrain uni, afin que le mouvement des pieds ne puisse y rencontrer aucun obstacle.

Il serait difficile de méconnaître à ces traits une danse simple, primitive, et appartenant à des peuples chez lesquels la civilisation a encore presque tout à faire. Cette disposition circulaire, ces battemens de mains, ce chant à refrain, ces instrumens bruyans, tout dépose en faveur de l'ancienneté de cette danse qui, comme je l'ai dit, appartient à l'Afrique, où ses caractères existent presque par-tout, même chez les Hottentots.

A Saint-Domingue, et particulièrement dans la partie Occidentale française, il y a depuis long-tems un genre de danse appellé *Vaudoux*, qui exige deux ou quatre personnes, et qui est caractérisé par des mouvemens où il semble que le haut du corps, les épaules et la tête se meuvent par ressorts. Cette

danse a aussi lieu avec le tambour, les battemens de main et le chant à chœur. J'ignore d'où elle a pris son nom, mais son effet est tel sur les nègres, qu'ils dansent quelquefois jusqu'à tomber en défaillance.

Ce n'est rien encore que le Vaudoux, si on le compare à *Don Pédre* ou *Danse à Don Pèdre*, autre danse nègre, connue aussi dans la partie de l'Ouest de Saint-Domingue, depuis 1768. Don Pèdre est le nom que portait un nègre du quartier du Petit-Goave, d'origine espagnole, et qui, par un caractère hardi et certaines pratiques superstitieuses, avait acquis, parmi les nègres, un crédit assez grand pour être dénoncé à la justice comme un chef de projets alarmans.

La danse qui porte son nom consiste, comme le Vaudoux, dans l'agitation des épaules et de la tête; mais cette agitation est extrêmement violente, et pour

l'accroître encore, les nègres boivent en s'y livrant, de l'eau-de-vie où ils imaginent de mettre de la poudre à canon qu'on a bien broyée. L'effet de cette boisson, hâté et augmenté par leurs mouvemens, a une si grande influence sur tout leur être, qu'ils entrent dans une véritable fureur, dans des convulsions réelles; ils dansent en faisant d'horribles contorsions, jusqu'à ce qu'enfin tombant dans une sorte d'épilepsie qui les renverse, ils sont dans un état qui semble les menacer de la mort.

Il a fallu interdire sévèrement Don Pèdre, parce qu'il causait de grands désordres et qu'il réveillait des idées contraires à la paix publique. Soit prévention, soit effet électrique, les spectateurs eux-mêmes partageaient cette ivresse, et au lieu de cesser leurs chants en voyant naître la frénésie, ils redoublaient les éclats de leurs voix, précipitaient la mesure, et accéléraient la

crise en la partageant jusqu'à un certain degré. Quel être bisarre que l'homme! Dans quels excès il cherche le plaisir!

Nos mœurs créoles ont adopté une autre production exotique qui, venue également de l'Afrique, a eu une influence plus étendue que toutes les danses nègres dont j'ai parlé. C'est une danse connue, presque généralement dans les colonies de l'Amérique, sous le nom de *Chica*, qu'elle porte aux Isles-du-Vent et à Saint-Domingue.

Lorsqu'on veut danser le Chica, des instrumens quelconques jouent un air, absolument consacré à cette espèce de danse, et dans lequel la mesure est extrêmement marquée. L'art pour la danseuse, qui tient les extrémités d'un mouchoir ou les deux côtés de son jupon, consiste principalement à agiter la partie inférieure des reins, en maintenant tout le reste du corps dans une sorte d'immobilité. Veut-on animer le

Chica, un danseur s'approche de la danseuse, pendant qu'elle s'exerce, et s'élançant d'une manière précipitée, il tombe en mesure presque à la toucher, recule, s'élance de nouveau, et semble la conjurer de céder avec lui au charme qui les maîtrise. Enfin, lorsque le Chica paraît avec son caractère le plus expressif, il y a dans les gestes et dans les mouvemens des deux danseurs, un accord plus facile à concevoir qu'à décrire.

Il n'est rien de lascif qu'un pareil tableau ne puisse offrir, rien de voluptueux qu'il ne peigne. C'est une espèce de lutte où toutes les ruses de l'amour, et tous ses moyens de triompher sont mis en action : crainte, espoir, dédain, tendresse, caprice, plaisir, refus, délire, fuite, ivresse, anéantissement, tout y a un langage, et les habitans de Paphos auraient divinisé l'inventeur de cette danse.

Je ne tenterai pas d'exprimer quelle peut être l'impression produite par la vue d'un Chica dansé avec toute la précision dont il est susceptible. Il n'est point de regards qu'il n'anime, point de sensibilité qu'il n'émeuve, point d'imagination qu'il n'allume; il donnerait du sentiment à la caducité. Mais je soutiens que cette idée, en quelque sorte magique, n'a pu naître que dans un climat doux et propice au plaisir, et qu'elle est un monument qui dépose de l'influence que la danse peut acquérir.

Ce Chica était dansé, il n'y a pas long-tems encore, par de jeunes beautés dont les graces naïves l'embellissaient et le rendaient peut-être plus séduisant. Elles le dansaient seules, il est vrai, ou avec une de leurs compagnes, qui prenait le rôle du danseur, sans oser toutefois en imiter la vivacité. Mais nos mœurs ne sont pas restées assez pures pour qu'une pareille épreuve puis-

se être tentée; le Chica n'est plus admis dans les bals des femmes blanches, si ce n'est lors de quelques réunions presque fortuites, où le petit nombre et le choix des spectateurs rassurent la danseuse.

C'est aux négresses de l'île Hollandaise de Curaçao, qu'il faut accorder la palme pour la manière de danser le Chica; il est même difficile de concevoir, jusqu'à quel degré elles ont su pousser l'art qu'on y cherche; il va si loin, que leur buste semble indépendant de sa base, qu'elles agitent avec une mobilité qui lasse même la vue.

Le Chica nous est venu des contrées Africaines où presque tous les peuples le dansent et principalement les Congos. Les nègres l'ont transporté aux Antilles où il a été bientôt naturalisé. Dans tout le Continent de l'Amérique espagnole, le Chica exerce un empire tellement universel, qu'au commencement de ce siècle, on l'y dansait encore

dans les cérémonies pieuses, dans les processions, et que les épouses du seigneur se montraient au peuple à travers une grille pendant la nuit de Noël, exprimant entr'elles par les agitations voluptueuses du Chica, la joie qu'elles ressentaient de la naissance de l'Homme-Dieu qui venait racheter par sa mort, toutes les illusions du monde.

L'Amérique n'a pas été la seule qui ait reçu, à cet égard, l'influence de l'Afrique, puisque les Maures ont rendu propre à l'Espagne la passion du *Fandango*, qui n'est autre chose que le Chica, seulement un peu moins développé, parce que le climat ou d'autres circonstances lui auront été moins propices.

Ce serait peut-être l'objet d'une recherche assez curieuse que celle du peuple à qui cette danse expressive doit sa première origine. On l'a bien attribuée aux nègres de la Côte de Guinée, mais un fait puissant s'opposera toujours à ce

qu'on adopte cette explication, c'est la nudité de ces Africains. Et qui ne sait pas que la nature perd, pour les hommes sans vêtemens, la plus grande partie des charmes qu'elle a attachés à ses plaisirs les plus doux. Où auraient-ils puisés tous ces riens délicieux, toute cette gradation de désirs, si bien marquée par le Chica ? Quelle comparaison pourrait-on établir, par exemple, entre cette danse et celle des Caraïbes nus, de l'île Saint-Vincent, qui se prennent sous les bras, deux à deux, et qui en gloussant quelques sons monotones et lugubres, se plient et se relèvent alternativement, durant des heures entières, et croyent avoir dansé. Il y a peut-être de commun entre les Caraïbes et les inventeurs du Chica, l'amour de la danse et l'effet du climat; mais quelle différence de mœurs il faut nécessairement supposer!

Cette observation me rappele presque involontairement les malheureux natu-

rels de Saint-Domingue, qui avaient des danses historiques, une espèce de pyrrhique et des danses aussi voluptueuses que le Chica.

Ils étaient nus, je le sais, mais l'histoire nous a assez révélé de faits pour que nous devions penser que les Indiens des quatre grandes Antilles étaient venus du Continent. Sans doute ils avaient eu une communication quelconque avec des peuples assez civilisés pour savoir que les charmes qu'on soustrait à des regards trop curieux, sont quelquefois plus puissans. Cette pensée avait évidemment présidé à l'origine des danses qui leur étaient devenues propres; et si le reproche que des historiens ont fait à ces danses d'être trop lascives, était fondé, cet excès, n'en doutons pas, était, comme ceux du Chica, l'effet de la nudité qui ne permet plus de sentir les nuances délicates qui séparent la volupté de l'obscénité.

Mais les Caraïbes qui étaient eux-mêmes des émigrans, établis dans les petites Antilles, n'avaient aucune idée de ces danses des Indiens, dont ils étaient les implacables ennemis. De quelque point qu'ils fussent partis pour arriver dans cet Archipel, on n'y connaissait sûrement pas de danses inspirées par le plaisir: leurs mœurs sanguinaires l'auraient épouvanté.

Et ne faudrait-il pas plutôt demander compte de cette ingénieuse découverte, à cette contrée, que les beaux arts et le goût le plus pur ont rendue immortelle; à cette contrée où l'on dit que Socrate livré au plaisir de la danse, montra jusqu'où pouvait aller le triomphe d'Aspasie? La Grèce était sous un climat tempéré, et située de manière que ses habitans, qui firent éclore tous les germes de volupté, pouvaient facilement propager leur doctrine séductrice, et en Asie, et en Afrique. Nous savons que les Perses

placés dans la première, ont des danses vives et amoureuses. En Égypte, au jour où l'hymen fait briller son flambeau, des danseuses ne viennent-elles pas offrir à la nouvelle épouse, dans d'aimables jeux, l'image encore voilée des mystères que ce Dieu ordonne de célébrer, et n'invitent-elles pas la volupté à lui préparer des couronnes? Il me semble que la passion de toute l'Asie mineure, pour les danses que l'amour semblait y avoir enseignées, n'est pas sans analogie avec le Chica; et si Horace, le chantre des plaisirs, a cru devoir se montrer sévère pour la danse *Ionienne*, j'ai déjà dit qu'on pourrait aussi censurer de la même manière l'espèce de frénésie à laquelle le Chica conduit quelquefois.

Je ne puis me défendre du penchant qui me ramène toujours vers la Grèce, quand je remarque qu'une danse qui peignait principalement l'histoire de Thésée et d'Ariadne, y portait le nom

67-442
B. Israel

de *Candiote*, et que l'on dit à Saint-Domingue d'un africain, d'un nègre créol, occupé de plaisir, et chérissant sur-tout la danse, qu'il est *Candiot*. Est-ce le hasard qui à fait tant de rapprochemens; et ce hasard est-il donc si impérieux qu'il ne soit pas permis d'aller chercher l'origine du Chica chez un peuple qui a rempli l'Univers entier du bruit de sa gloire, de sa célébrité dans tous les genres, sur-tout de sa délicatesse exquise pour tout ce qui respirait la volupté?

Qu'on considère encore une fois la danse des Caraïbes de Saint-Vincent, et l'on sera convaincu que le Chica ne peut avoir été inventé que par des hommes dont l'imagination brûlante suppléait à ce que les yeux ne devaient pas appercevoir.

FIN.

E801
M837d